

sevré de tes caresses, je voulais autant que possible, réparer ton injustice envers lui. Je voulais surtout te faire juger par ma conduite combien la tienne était singulière, et te faire comprendre qu'une mère doit aimer également ses enfants.

J'ai longtemps attendu, mais n'importe, puisque j'ai réussi. Bien des fois, ne sachant plus que penser, irrité contre moi-même, j'ai été sur le point de sortir de ma réserve, et de provoquer entre nous une explication sérieuse. Mais toujours je me disais : Non, attendons encore, une affection ne s'impose pas ; il faut que Mathilde arrive d'elle-même à reconnaître ses torts. Va, je ne te dirai pas ce que m'a coûté le silence que j'ai gardé, ce que j'ai souffert d'être obligé de me contraindre et de réprimer les élans de mon cœur.

Ce soir, en une minute, j'ai oublié tout cela. Maintenant, il n'y a plus en moi que de l'allégresse.

Le marquis avait entouré de ses bras sa femme et sa fille, et il les tenait toutes deux serrées contre son cœur.

Ils formaient ainsi un groupe ravissant.

—Tout à l'heure, continua le marquis, pendant que tu étais près de notre fils, j'ai entr'ouvert la porte de sa chambre. Je t'ai vue l'embrasser et ensuite tu as dit : " Pauvre petit, j'ai été bien injuste envers toi, pardonne-moi ".

Alors, je m'éloignai sans bruit, le cœur inondé de joie, pour aller à mon tour embrasser ma fille.

Elle se réveilla, me sourit et me tendit ses petits bras. Je l'enlevai de son lit et je l'apportai ici dans ta chambre, jouissant d'avance de la surprise que je te préparais.

—(Oh ! une douce et heureuse surprise ! murmura la marquise.

—Ainsi, tu es contente ?

—Oui, mon ami, contente, heureuse, autant que je puisse l'être.

—Je n'oublierai jamais ce doux instant, qui ramène autour de nous bien des joies disparues. Un nuage sombre obscurcissait notre ciel, un double baiser vient de le faire disparaître, et j'espère que, désormais, rien ne pourra plus troubler notre bonheur. Maintenant, Mathilde, nous allons être mieux unis encore, car nous aurons les mêmes pensées ; nous allons vivre l'un et l'autre pour nos deux enfants.

—Oui pour nos deux enfants, répéta la marquise.

—Je sens que notre chère petite Maximilienne t'appartiendra toujours plus qu'à moi ; mais je te promets de ne pas être jaloux. Si tu t'aperçois que, de mon côté, je m'occupe un peu plus de mon fils que de ma fille, il ne faudra pas que cela te porte ombrage. Elever nos enfants, diriger leur premiers pas dans la vie, ennoblir leurs sentiments en vue de l'avenir que nous leur préparons est une tâche assez lourde, nous en prendrons chacun notre part. Je te laisserai le soin d'élever notre fille et je me chargerai de l'éducation de notre fils. Je l'ai déjà commencée, bien qu'il ne soit encore qu'un enfant, et je n'ai qu'à me louer de sa docilité. J'ai la conviction qu'il deviendra un homme digne de ses ancêtres et du nom qu'il porte.

La marquise ne répondit pas.

—Il paraît que mademoiselle Maximilienne ne s'est guère intéressée à notre conversation, reprit le marquis d'un ton joyeux et en baissant la voix ; regarde, Mathilde, elle vient de s'endormir.

—Dans tes bras, contre ton cœur, ajouta la marquise avec une expression impossible à rendre.

Elle prit doucement l'enfant, tous deux lui mirent un baiser sur le front et elle alla la remettre dans son lit.

—Mathilde, sais-tu qu'il est plus d'une heure ? lui dit le marquis en souriant quand elle reparut au bout d'un instant.

—Il n'y a que les heures d'ennui qui paraissent longues, répondit-elle gracieusement. C'est pour cela que Juliette ne m'a pas attendue, ajouta-t-elle, elle s'est couchée, elle a bien fait.

Elle poussa la porte de son cabinet de toilette, qui était entr'ouverte.

Juliette, sa femme de chambre, était là. Etendue sur une causeuse, elle paraissait dormir d'un profond sommeil. La marquise l'appela trois fois de suite. Enfin Juliette fit un mouvement, ouvrit les yeux et se redressa sur ses jambes.

—Que faites-vous là ? Pourquoi n'êtes-vous pas couchée ? lui demanda la marquise d'un ton presque sévère.

—Madame la marquise m'avait ordonné de l'attendre, répondit la femme de chambre. Je suis entrée dans le cabinet, je me suis assise là et puis je me suis endormie.

La marquise était extrêmement bonne pour ses domestiques. Elle se contenta de cette explication.

—C'est bien, dit-elle, vous pouvez aller vous coucher, je ferai ma toilette de nuit. Mais rappelez-vous que ce n'est pas dans mon cabinet de toilette que vous devez m'attendre.

Juliette baissa la tête et s'éloigna sans répliquer.

—Est-ce que tu supposes que ta femme de chambre s'était cachée dans ton cabinet pour nous écouter ? demanda le marquis à sa femme.

—J'ai eu d'abord cette idée ; mais je crois que réellement elle s'était endormie.

—Dans tous les cas, reprit le marquis, elle n'aurait pas surpris un secret bien important ; ce que nous avons dit n'était pas de nature à l'intéresser beaucoup.

La marquise se trompait et le marquis aussi. Juliette ne s'était pas endormie dans le cabinet de toilette et elle n'avait pas perdu un mot de leur conversation qui lui avait paru fort intéressante.

Dès qu'elle fut dans sa chambre, Juliette prit du papier, de l'encre, une plume, s'assit à une petite table et écrivit les lignes suivantes :

" La vie qu'on mène ici est bien monotone ; pourtant je suis toujours contente de cette place que j'ai trouvée, grâce à vous. Je ne vous écrit pas souvent parce que je n'ai rien à vous dire, mais si je ne vois et n'entends rien ce n'est pas faute de regarder et d'écouter, je ne ferme ni mes yeux ni mes oreilles, et je n'oublie aucune des recommandations que vous m'avez faites.

" Enfin, aujourd'hui il y a du nouveau.

" Madame la marquise est sortie hier soir ; en rentrant elle est allée dans la chambre du petit Eugène, et, pour la première fois, elle l'a embrassé.

" M. le marquis qui l'épiait, a aussi entendu qu'elle disait : " Pauvre petit, j'ai été injuste envers toi, pardonne-moi ! "

" Alors M. le marquis est venu dans la chambre de la petite ; il l'a réveillée, l'a prise dans ses bras et s'est amusé à la faire sauter sur ses genoux. Sans mentir, il l'a bien embrassée cent fois. Pendant ce temps, madame la marquise était probablement encore dans la chambre du petit garçon. Elle surprit M. le marquis jouant avec sa fille. Je n'ai pas besoin de vous dire si elle fut heureuse.

" Ils causèrent pendant une heure au moins, parlant toujours des deux enfants.

" Je faisais semblant de ne pas aimer notre fille, a dit M. le marquis, parce que toi, tu refusais ta tendresse à notre fils."

" Bref, madame la marquise a pleuré, ils se sont embrassés, et les voilà plus unis que jamais et tout à fait d'accord au sujet des enfants.

" Je ne sais pas si ce renseignement vous sera utile, je vous le donne parce que vous voulez savoir tout ce qui se fait dans la maison, et particulièrement tout ce qu'on dit concernant les enfants.

" Votre servante toujours à vos ordres,

" JULIETTE."

La femme de chambre plia la lettre et la glissa dans une enveloppe sur laquelle elle mit cette suscription : Monsieur de Perny, rue Richepanse, No. 3.

Sosthène reçut cette lettre le lendemain dans l'après-midi.

Après l'avoir lue, il resta un moment pensif, les sourcils froncés. Puis une lueur étrange passa dans son regard et il prononça sourdement :

—Qu'est-ce que cela veut dire ?

XVII

Le matin, vers neuf heures, la petite Maximilienne était levée. La marquise la tenait sur ses genoux, prenant plaisir à écouter son gai babil.

Tout à coup, le marquis entra dans la chambre.

—Je viens embrasser ma fille, dit-il.

La jeune femme eut un tressaillement de joie.

—Bonjour papa, dit la mignonne.

La marquise la mit dans les bras de son père, et pendant un instant, elle les contempla tous deux avec ravissement.

—Edouard, pourquoi ne m'as-tu pas amené Eugène ? demanda-t-elle d'une voix un peu émue.

—Je ne voulais pas le faire sans ta permission.

—Je désire le voir et l'embrasser tous les matins, reprit-elle.

Et elle ajouta avec son doux sourire :

—N'est-il pas convenu que, maintenant, nous allons vivre l'un et l'autre pour nos deux enfants ?

Le marquis sortit de la chambre et reparut au bout de deux minutes, amenant le petit garçon qu'il tenait par la main. Tout en entrant, il lui dit :

—Eugène, va embrasser ta maman.

La marquise se tenait debout, roide, immobile et un peu pâle. Une dernière et suprême lutte se livrait dans son cœur. Son angoisse était inexprimable. Allait-elle repousser encore le pauvre enfant ?

Le petit garçon fit quelques pas en avant, les yeux fixés sur la marquise, puis il s'arrêta craintif et tout interdit.

Mais madame de Coulange pensa à la mère devenue folle de désespoir, et la glace de son cœur se fondit. Elle était vaincue. La pitié avait pris la place de la haine. Ses traits s'animèrent, ses bras s'ouvrirent et elle se baissa en s'écriant :

—Viens donc mon enfant, viens donc m'embrasser !